Carnaval

C’est l’histoire, vraie ou fausse, ce qui, au fond, importe peu ici, de l’écrivain Konstantin Ivanovitch Kalakin, cet homme connu pour son humilité et sa fierté, mais portant en lui une certitude qu’il n’oubliait pas de protéger jalousement comme l’on conserve la boîte à musique d’un lointain aïeul ou le souvenir du premier jour de classe, celle de savoir écrire. Doté de cette confiance intangible, sans avoir besoin de l’éprouver en public, il noircissait, jour après jour, des carnets de notes de sa plume au bec acéré, griffant les pages, les déchirant parfois, lorsque sa prolixité rédactionnelle rejoignait des ressentis englués au fond de son âme. Konstantin, qui exerçait quelque métier, procédait quotidiennement d’une façon identique sans que pour autant il acceptât de reconnaître cette force de l’habitude : au milieu de l’après-midi, il arrêtait net son activité, contemplait un temps le ciel, le plafond ou ses semelles, s’asseyait à son pupitre en hêtre et se mettait à écrire. Il adoptait, en cela, une attitude qui frisait la grandiloquence quand il trempait de trois coups secs du poignet la pointe de sa plume dans l’encrier débordant, n’omettant pas de laisser couler quelques gouttes sur le luxueux clavier en bois pour se prouver à lui-même, sinon à la postérité, que rien ne valait l’écriture. Alors, il s’attelait à la tâche.

Que pouvaient contenir la centaine de carnets qu’à défaut de valeurs mobilières ou de titres fonciers, les héritiers en ligne directe de Konstantin Ivanovitch chercheraient plus tard à compiler dans le vaniteux espoir de révéler quelque trésor littéraire, apte à plaire à une portion en expansion de cette plèbe demi-lettrée ? Ils recensaient sa vie. Mille détails infimes de sa propre enfance, montés en neige par l’usage de métaphores rococo, qu’il espérait peut-être voir un jour se transformer en catachrèses, les répétant, pour ce faire, d’un carnet à l’autre, usant, à dessein, de toutes sortes d’effets de symétrie dont lui seul possédait la clé. Mais ce qui frappait, et qui aurait frappé lesdits inventoristes s’ils avaient été disposés à l’être, c’était le contraste entre l’effort poétique déployé par la plume, ce lyrisme plein de préciosité, et la banalité des drames évoqués au fil des pages. Non que cette dissonance fût assumée, ou, mieux, enveloppée d’ironie, bien au contraire, elle apparaissait comme l’autre clé de lecture, inconsciente à son auteur, celle qui, comme un serpent se mord la queue, expliquait précisément pourquoi il n’avait rien fait de sa vie.

Toujours est-il qu’un jour, notre héros, Konstantin donc, s’était décidé à aller au théâtre.